

Journée d'étude

[AGREGATION DE LETTRES MODERNES ET CLASSIQUES]

## La *Délie* de Maurice Scève

### Résumé des interventions

**[9H10] Thomas Hunkeler, « *Délie* de Maurice Scève, dans la lumière de Pétrarque ou à l'ombre de Dante ? »**

La dimension pétrarquiste de *Délie* a fait l'objet de nombreuses études. L'épître dédicatoire que l'éditeur Jean de Tournes adresse à Maurice Scève en ouverture de l'édition de son *Il Dante* de 1547 fait toutefois entrevoir, à côté de Pétrarque, la présence d'un autre modèle d'écriture. En effet, la poésie « raide et ombrageuse » de Dante y est présentée comme l'indispensable complément de la poésie « suave et mesurée » de Pétrarque. Dans ma contribution, il s'agira de montrer que l'influence dantesque sert d'abord, dans la poétique de Scève, de contrepoids stylistique à celle de Pétrarque, puisqu'elle permet de rééquilibrer la tonalité potentiellement douce de la lyrique pétrarquiste amoureuse par une note à la fois plus subtile et plus âpre. Mais l'apport de Dante vise aussi à contrebalancer une certaine facilité pétrarquiste par la recherche d'un style obscur et difficile, qui permet par moments de hisser la lyrique amoureuse au niveau de la poésie philosophique.

**[10H] James Helgeson, « Le "je" de *Délie* : imitation et action »**

Nous nous demanderons dans quelle mesure la poésie peut constituer une action par rapport à l'énonciation du pronom « je ». Certes, si on peut parler de poésie-action, cela ne veut certes pas dire qu'une poésie soit tout simplement l'expression d'un « moi » (ou qu'elle n'est pas une telle expression). Il faudra penser la question de l'action par rapport à celle de l'intertextualité : je propose dans cette optique une lecture de quelques dizains automnaux de Maurice Scève. ***Dizains 123 à 131*** (*neuvaine introduite par l'emblème 14 « Contre le ciel nul ne peut »*)

**[11H05] Cécile Alduy, « La poétique du trouble dans *Délie* »**

Face à un recueil qui joue éminemment de la répétition, le lecteur est surpris de constater la capacité du texte de *Délie* à se « renouveler » en enfreignant ses propres lois. Au gré d'infimes variations ou de ruptures franches, Scève (avant Deleuze) inscrit la différence au cœur de la répétition. Une dialectique semble se jouer entre rigueur et instabilité, clôture d'une forme fixe qui réitère une thématique amoureuse obsessionnelle et ouverture déconcertante sur l'étrangeté d'un rythme, d'une image, d'un ton ou d'un argument. Il s'agira ici de prendre en considération les « troubles » du texte qui, au cœur de la cohérence construite à l'échelle de chaque dizain et du recueil, perturbent la lecture : leur fonctionnement, leurs effets d'altération, de condensation ou de brouillage du sens, leur ampleur et par là même leur fonction précise dans la poétique scévienne.

### **[11H55] Francis Goyet, « Présence de récit, d'où (peut-être) absence d'idolâtrie »**

*Délie* serait sans récit : la thèse est soutenue, de façon radicale, par Cécile Alduy (« un texte pur et sans récit », « absence de structure narrative et de plan chronologique », « répétition du même », *Politique des Amours*, p. 119-120) et, de façon plus atténuée, par Françoise Joukovsky (il n'y aurait dans *Délie* que de « maigres souvenirs, calomnies, bouderies, promenades », p. xxxvi de son introduction, et, pour le reste, « ressassement » ou « éternel retour »). On s'inscrira en faux contre ces assertions : il y a un récit linéaire. D'un strict point de vue amoureux, celui-ci a une grande importance.

Ce sera l'essentiel de l'exposé. De ces remarques positives voire basiques, on ira ensuite à du spéculatif. Car l'interprétation de la linéarité reste ouverte. Alduy fait aussitôt le lien entre « histoire linéaire » et « progression spirituelle », résumant ainsi la tendance des critiques auxquels elle s'oppose, qui tirent *Délie* du côté de l'exercice spirituel ou du christianisme. Sans aller si loin, on se contentera de mettre un bémol à une autre thèse, tout aussi radicale : *Délie* serait, comme *l'Olive*, de « l'idolâtrie » (François Cornilliat, dans *Sujet caduc noble sujet*). Réintroduire la linéarité permet de réintroduire dans le recueil le rôle du temps, constructeur ou destructeur. Donc il faut faire attention à la place de chaque dizain pour mesurer le poids de ce qui y est affirmé, et ne pas en faire une vérité absolue, valable pour le recueil tout entier. Certes, *Délie* est dite « idole de ma vie » au premier dizain : mais ce n'est peut-être qu'une vérité locale.

### **[14H15] Françoise Charpentier, « L'humour de Scève »**

Le mot « humour » n'a pas ici les nuances précises qu'il a prises dans l'usage depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a été choisi par défaut : on cherche à analyser les composantes d'une autre voix que celle, sublime et doloriste (ou douloureuse si l'on veut), de l'honnête amour et d'une aspiration peut-être métaphysique, qui prédomine dans *Délie*. Les signes de cette autre voix nous paraissent exprimer une résistance à cette idéologie prédominante, pour donner droit – dans des situations psychologiques, narratives, ou par d'étranges combinaisons langagières – aux revendications et à la valeur absolue du désir.

### **[15H05] Christine de Buzon, « Sur quelques dizains dialogués de *Délie* »**

Explication des 16 dizains dialogués repérés par Xavier Bonnier « Les dizains dialogués dans la *Délie* de Maurice Scève », *BHR*, LXIV, 2002, n° 3, p. 579-604 : D5, 8, 63, 67, 71, 86, 107, 109, 113, 120, 230, 237, 250, 268, 327 et 332.

### **[16H10] Laurence Grove, « La *Délie* (numérisée), les emblèmes et la Stirling Maxwell Collection »**

Oubliée pendant longtemps, quand la *Délie* renaît aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, c'est en général sans ses emblèmes. Pour mettre en question cette lacune éditoriale, il faut comprendre la place, ici et partout à la Renaissance, de l'emblème, dont la collection actuelle la plus complète se trouve à Glasgow. Dans ce contexte nous présenterons la Stirling Maxwell Collection et la Stirling Maxwell Centre, ses livres d'emblèmes numérisés, ouverts d'accès et entièrement « recherchables » – y compris la *Délie* – ainsi que quelques trésors dignes de l'esprit de Scève, par exemple SMM2, le manuscrit de base de la version de Marot des *Visions* de Pétrarque, transformé par ses illustrations en « faux » livre d'emblèmes.

[17H] Marie-Luce Demonet, « Les "parasignes" dans *Délie* »

« Parasignes » est la traduction que l'on peut donner du terme de « *parasema* » que Johannes Sambucus utilise dans la préface de ses *Emblemata* (1564) pour désigner l'usage symbolique des emblèmes. S'agit-il de ces « contresignes » évoqués par l'auteur du *Paradoxe contre les lettres* (1545), attribué par Michèle Clément à Maurice Scève ? Les emblèmes de *Délie* offrent une singulière liberté d'usage, dans la relation complexe qui unit la figure, le *motto*, le dizain et l'aventure amoureuse. La supériorité paradoxale des signes purement visuels ou gestuels (les « contresignes ») donne au texte imprimé avec ses bois gravés une ouverture sémiotique que l'auteur peut s'approprier pour orienter des significations banales vers l'expression d'un destin amoureux et poétique, mais que le lecteur peut aussi construire à sa guise. **Dizains 122 et 123** (emblème 14 « *Contre le ciel nul ne peult* » entre les deux).